



Art : en avant pour la parité au musée

La notoriété et les espaces d'exposition ne sont désormais plus la chasse gardée des hommes. Une reconnaissance acquise de haute lutte contre les conservatismes ambiants



Trois artistes prises entre conventions et convictions

Au XX^e siècle, les créatrices devaient très souvent composer avec les contraintes d'une vie normée et le désintérêt d'un milieu très masculin. Seule issue: une production souterraine et chaotique.

Domination masculine, enfants et vie de famille de rigueur, discriminations culturelles à l'égard des femmes... Malgré de multiples entraves, des artistes ont réussi à produire dans le silence une œuvre qui sera finalement reconnue sur le tard, voire après leur mort.

Carmen Herrera Un siècle minimaliste

Le regard vif, un sourire doux-amer aux lèvres et un gros rouleau de peinture à la main, Carmen Herrera raconte son expérience de femme artiste dans les années 50 à New York. «Je suis allée voir une galeriste, je lui ai montré mes toiles abstraites. Elle m'a répondu : "Vous êtes meilleure que les artistes hommes que j'ex-

pose, mais je ne montrerai pas votre travail, car vous êtes une femme." Elle m'a dit cela, de femme à femme. Ça a été comme une gifle.» La séquence est issue du documentaire *The 100 Years Show* d'Alison Klayman, diffusé sur Netflix depuis 2016. On y voit l'artiste américaine d'origine cubaine, à la veille de son centième anniversaire, préparer la première rétrospective de sa carrière au Whitney Museum de New York, en même temps qu'une exposition à la prestigieuse Lisson Gallery. Entourée d'une nuée d'assistants qui l'aident à réaliser ses grandes toiles aux aplats de couleurs vives, Carmen Herrera raconte sans aigreur ni frustration, et avec une liberté de parole déconcertante, sa carrière de peintre minimaliste.

Un travail mené dans l'ombre, à côté d'une vie simple, de ses études à l'Art Student League de New York dans les années 40 à cette soudaine éruption de célébrité qu'elle doit à Frederico Sève, qui l'exposa en 2004 dans sa Latin Collector Gallery de Manhattan auprès d'autres artistes femmes de l'abstraction géométrique. Inconnues il y a quinze ans, les toiles de Carmen Herrera font aujourd'hui partie des collections du MoMA, du Hirshhorn Museum de Washington et de la Tate Modern à Londres.

Hessie Une trame tue

Agée de 81 ans, Hessie (de son vrai nom Carmen Lydia Djuric) réalise depuis le début des années 70 des pièces textiles au subtil tracé minimal, qu'elle agrémente, dans une poésie de la ténacité, de broderies sérielles et d'objets trouvés. Epouse du peintre Dado, qu'elle a rencontré au début des années 60 à New York, elle fut mannequin puis mère de cinq enfants, tout en poursuivant patiemment, malgré le silence qui l'entourait, ce qu'elle nomma un art de «*survivre par delà la démission*» – sa première exposition personnelle, organisée par Suzanne Pagé en 1975 au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, avait pour titre «*Survival Art*». Par la suite, entre la fin des années 70 et 2009, elle disparaît quasiment des radars. Présentée en 2009-2010 dans l'accrochage «*Elles@centrepompidou*», puis en 2015 à la Fiac sur le stand de la galerie Arnaud Lefebvre, qui veilla à la restauration de nombreuses pièces, Hessie connaîtra sa première exposition d'envergure dans une institution française à l'automne aux *Abattoirs* de Toulouse, après un premier rappel l'an passé à la Verrière (Fondation Hermès), à Bruxelles. Un emblème de ce que l'historienne et critique d'art Elisabeth Lebovici, qui a recueilli de nombreux témoignages de femmes artistes de la génération d'après-guerre, nomme «*le vrai empowerment*». «*Ces artistes ont vécu la vie qu'elles voulaient*, affirme-t-elle. *Elles ont continué à produire de la pensée, l'art étant pour elles une activité comme une autre. Elles ont trouvé dans la marginalité la liberté et la possibilité de parler en leur nom, et dans le travail un mode de faire désintéressé.*»

Paula Modersohn-Becker La création sous condition

Plus lointaines, et plus difficiles à repérer, surgissent du passé des individualités exemplaires. Ce fut le cas en 2016 de l'Allemande Paula Modersohn-Becker (1876-1907), dont l'exposition au musée d'Art moderne de la Ville de Paris a connu un succès phénoménal, porté simultanément par la publication du roman *Entre ici est une splendeur*, de Marie Darrieussecq (P.O.L) et la sortie d'un film assez mièvre de Christian Schwochow, *Paula*. La vie de la peintre expressionniste, ignorée en France mais bien connue outre-Rhin où sa correspondance, publiée dès les années 20, est un best-seller, y était décrite selon le storytelling désormais bien rodé de la vie de femme artiste, et dont le *Camille Claudel* de Bruno Nuytten, en 1988, reste le modèle indépassable. Ecrasée par la condition propre à son genre, elle subit l'influence d'un mâle dominant (son mari, Otto Modersohn), sa vie est une torture dans laquelle l'art lui sert à extérioriser son instinct créateur. Ses amours sont compliquées (voir sa relation ambiguë avec Rainer Maria Rilke) et sa fin est tragique (Paula Modersohn-Becker mourra des suites d'un accouchement à l'âge de 31 ans). Une incursion dans l'intimité de l'artiste qui ferait presque oublier l'intérêt puissant de son œuvre de peintre, principalement de portraitiste, animée d'une tendre et directe brutalité.

M.Les.